Les éditions de la Revista de Occidente et leurs avatars (1924-1944): le rôle des traductions dans le rayonnement culturel espagnol en Amérique Latine

Eve Fourmont Giustiniani

▶ **To cite this version:**

Eve Fourmont Giustiniani. Les éditions de la Revista de Occidente et leurs avatars (1924-1944): le rôle des traductions dans le rayonnement culturel espagnol en Amérique Latine. Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne, 2014, Transferts culturel: la traduction (XVIIIe-XXe siècles), 49. hal-01475035

HAL Id: hal-01475035
https://amu.hal.science/hal-01475035

Submitted on 20 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

49 Bulletin
d'Histoire Contemporaine
de l'Espagne

Transferts culturels : la traduction (XVIII^e-XX^e s.)

Transferencias culturales: la traducción (s. XVIII-XX)

BULLETIN D'HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ESPAGNE

Aix-Marseille Université – CNRS – UMR TELEMME – Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme

B.P. 647
F-13094 AIX-EN-PROVENCE CEDEX 2
Tél. : 33 (0)4 42 52 42 24 - Fax : 33 (0)4 42 52 43 73
Courrier électronique : aubert@mmsh.univ-aix.fr

Diffusion en librairies

AFPU Diffusion, Distribution SODIS

Rédaction

Paul Aubert (Aix-Marseille Université)
Jean-Michel Desvois (Université Michel de Montaigne-Bordeaux III)
José Luis de la Granja (Universidad del País Vasco)
Eduardo González Calleja (Universidad Carlos III, Madrid)

Abonnements

Presses Universitaires de Provence
29, avenue Robert Schuman - F 13621 Aix-en-Provence cedex 1
Tél. : 33 (0)4 13 55 31 92 - Fax : 33 (0)4 13 55 31 80
Courrier électronique : pup@univ-amu.fr

Secrétariat de rédaction

Eve Fourmont Giustiniani (Aix-Marseille Université)

Comité de rédaction

Mechthild Albert (Universität Bonn), Jean-François Botrel (université de Rennes II), Alfonso Botti (Università di Modena e Reggio Emilia), Jordi Canal (EHESS, Paris), Jordi Casassas (Universidad de Barcelona), Gérard Chastagnaret (Aix-Marseille Université), Giuliana di Febo (Università di Roma), Gérard Dufour (Aix-Marseille Université), Eloy Fernández Clemente (Universidad de Zaragoza), Javier Fernández Sebastián (Universidad del País Vasco), Juan Francisco Fuentes (Universidad Complutense, Madrid), Jean-Louis Guereña (université François Rabelais - Tours), Solange Hibbs Lissorgues (université de Toulouse), Emilio La Parra (Universidad de Alicante), Alberto Reig Tapia (Universitat Rovira i Virgili, Tarragona), Manuel Suárez Cortina (Universidad de Cantabria)

Conseil scientifique

Michæl Alpert (University of Westminster), Alicia Alted (UNED, Madrid), José Álvarez Junco (Universidad Complutense, Madrid), Julio Aróstegui † (Universidad Complutense, Madrid), Danièle Bussy Genevois (université Paris VIII), Walther Bernecker (Universität Erlangen-Nürnberg), Gérard Brey (université de Franche-Comté, Besançon), Geneviève Champeau (université de Bordeaux III), Michèle Guicharnaud-Tollis (université de Pau), Elena Hernández Sandoica (Universidad Complutense, Madrid), Santos Juliá (UNED, Madrid), Mª Victoria López-Cordón Cortezo (Universidad Complutense, Madrid), José Carlos Mainer (Universidad de Zaragoza), Ricardo Miralles (Universidad del País Vasco), Madrid), Antonio Niño (Universidad Complutense, Madrid), Paul Preston (London School of Economics and Political Sciences), Serge Salaün (université Paris III, Sorbonne Nouvelle), Ángel Viñas (Universidad Complutense, Madrid)

Directeur de la publication

Paul Aubert

Les opinions exprimées dans les articles et les travaux publiés dans le ***Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*** *n'engagent que leur auteur.*

Dépôt légal : 2e trimestre 2014

ISBN 978-2-85399-936-6

ISSN 0987-4135

Sommaire – Índice

Dossier

Transferts culturels : la traduction (XVIII^e-XX^e siècles)
Transferencias culturales: la traducción (siglos XVIII-XX)

Paul Aubert (coord.) 5
L'Espagne dans la République littéraire européenne (XIX^e-XX^e s.)

Klaus-Dieter Ertler 21
Du Spectateur *au* Philosophe *: Le prototype anglais dans les langues romanes*

Beatriz Sánchez Hita 35
Escribir para ellas. Prensa y novela para mujeres: el caso del Correo de Cádiz *(1795-1800) y el* Correo de las Damas *(1804-1808)*

Jean-François Botrel 63
Traduire et transférer en Espagne à la fin du XIX^e siècle

Michel Ralle 73
Le guesdisme modèle du socialisme espagnol ? La logique d'une fausse évidence

Àngels Santa 89
George Sand parle espagnol. La dame de Nohant et ses traducteurs: Víctor Balaguer et les autres...

Paul Aubert 97
«Españoles europeizados». Ciencia importada y mimetismo: Miguel de Unamuno, traductor

Camille Lacau St. Guily 121
Henri Bergson, un modèle possible pour l'Espagne (1889-années 1920) ?

Laurie-Anne Laget 137
Ricardo Baeza Traduxit : La traduction comme médiation culturelle (1909-1930)

Eve Giustiniani 155
Les éditions de la Revista de Occidente et leurs avatars (1924-1944) : le rôle des traductions dans le rayonnement culturel espagnol en Amérique latine

Résumés – Resúmenes – Abstracts 171

Études – Estudios

Almudena Delgado Larios 181
Deux conceptions de la politique extérieure espagnole face au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte (1851-1852)

Susana Sueiro Seoane 217
Las redes anarquistas transnacionales en la era de los magnicidios: el asesinato de Canalejas

Juan Avilés Farré 233
Los socialistas españoles ante la Gran Guerra

Gaizka Fernández Soldevilla 247
Ecos de la Guerra Civil. La glorificación del gudari en la génesis de la violencia de ETA (1936-1968)

Résumés – Resúmenes – Abstracts 263

Les éditions de la *Revista de Occidente* et leurs avatars (1924-1944) : le rôle des traductions dans le rayonnement culturel espagnol en Amérique latine

Eve FOURMONT GIUSTINIANI

Aix-Marseille Université - CNRS, UMR Telemme

La *Revista de Occidente*, maison d'édition fondée en 1924 par José Ortega y Gasset (1883-1955), connaît à la fin des années trente des difficultés liées à un contexte politique difficile, celui de la Guerre civile espagnole. Créée un an après la revue à laquelle elle emprunta son nom, cette maison d'édition fut pourtant l'une des entreprises culturelles les plus marquantes du philosophe, homme de presse et personnage public de premier plan que fut Ortega dans l'Espagne du premier tiers du XX^e^ siècle. Les moyens de cette maison d'édition furent assez restreints mais son impact, tant en Espagne qu'en Amérique Latine, considérable. Or, son catalogue était constitué à plus de 85 % d'ouvrages traduits : s'interroger sur sa politique éditoriale et les transferts culturels qu'elle a exercés ou rendus possibles implique d'examiner le rôle de la traduction dans ces processus.

Nous nous intéresserons ici au rôle de la traduction dans la politique éditoriale de la *Revista de Occidente*, non du point de vue de la traductologie[1], ni de celui des pratiques de transferts mises en œuvre par les traducteurs pour transposer des réalités culturelles d'une réalité nationale à l'autre[2], mais en nous concentrant sur le fonctionnement des traductions dans leurs contextes de production et de réception, c'est-à-dire non seulement dans l'Espagne péninsulaire mais aussi dans les pays d'Amérique latine[3] où ces ouvrages étaient massivement diffusés, en particulier l'Argentine[4].

À travers la politique éditoriale d'Ortega, menée d'abord depuis la *Revista de Occidente* puis de ses avatars nés des cendres de la Guerre civile, nous étudierons ce flux de traduction menant essentiellement de l'Allemagne – qui constitue le réservoir du catalogue de ces

1 Ortega a consacré plusieurs de ses essais au problème de la traductologie, que nous n'abordons pas ici. On pourra sur ce thème consulter Pilar Ordóñez López, *Miseria y esplendor de la traducción. La influencia de Ortega y Gasset en la traductología contemporánea*, Castelló de la Plana, Publicacions de la Universitat Jaume I, 2009 ; Francisco José Martín, «La teoria de la traducción en Ortega», *Scrittura e riscrittura. Traduzioni, refundiciones, parodie e plagi*, Rome, Bulzoni, 1995 ; Rafael Carpintero Ortega, «Ortega y la traducción», *Vasos comunicantes : revista de ACE traductores*, nº 34, 2006, p. 19-26.

2 Sur le sujet des traductions et transferts culturels, voir Christine Lombez et Rotraud Von Kulessa (dir.), *De la traduction et des transferts culturels*, Actes du IVe Congrès de l'Association des Franco-Romanistes allemands (2004), Paris, L'Harmattan, 2007 ; Jean-Charles Vegliante, *La traduction migration. Déplacements et transferts culturels Italie-France XI^e^-XX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Isabel Comitre Narváez et Mercedes Martín Cinto (coord.), *Traducción y cultura : el reto de la transferencia cultural*, Malaga, Encasa, 2002.

3 Cf. Ana Martínez Rus, «El comercio de libros. Los mercados americanos», dans Jesús A. Martínez Martín (coord.), *Historia de la edición en España (1836-1936)*, Madrid, Marcial Pons, 2001, p. 269-305.

4 Cf. Graciana Vázquez Villanueva, «Los linajes de la traducción en Argentina: política de la traducción, génesis de la literatura», *Hermeneus : Revista de la Facultad de Traducción e Interpretación de Soria*, nº6, 2004, p. 183-202.

éditions – à l'Amérique Latine, en passant par l'Espagne. Ce flux qui met en relief deux principaux phénomènes : d'une part, la position excentrée de la langue espagnole au sein des échanges culturels internationaux, et donc l'amenuisement de son capital symbolique, que le recours à la traduction essaya dans une certaine mesure de pallier ; et d'autre part, le rôle de ce flux de traduction dans la construction des identités culturelles latino-américaines, qui révèle un aspect intéressant des rapports de force qui se jouaient alors entre les ensembles culturels de la métropole et de ses ex-colonies.

Dans le redéploiement culturel de l'Espagne vers l'Amérique Latine observable au début du XX^e siècle, la traduction fut, paradoxalement, l'outil d'une récupération de capital symbolique pour l'Espagne. Ce capital symbolique, à nouveau ébranlé par la Guerre civile, le passeur culturel qu'était Ortega y Gasset chercha à le reconstruire, non sans buter contre la réaction des intellectuels latino-américains face à l'hégémonie des institutions et produits culturels péninsulaires. Les aléas de la réception en Amérique Latine des ouvrages traduits par la *Revista de Occidente* au cours de la première moitié du XX^e siècle illustrent ainsi, successivement, le rayonnement culturel de l'Espagne sur le sous-continent puis la façon paradoxale dont l'acculturation de ce patrimoine contribua à la construction des identités culturelles latino-américaines, et conduisit finalement à un rejet de la culture péninsulaire dominante. La diffusion et le succès des traductions de la *Revista de Occidente* mettent ainsi en relief le rôle capital du contexte sociopolitique du pays-cible comme facteur conditionnant de l'activité de médiation intellectuelle.

Le propos abordera, dans un premier temps, la politique de traductions de la *Revista de Occidente* comme un révélateur du capital symbolique de la culture espagnole et de sa position excentrée au sein des échanges culturels internationaux. Il s'intéressera dans un second temps à l'impact culturel des traductions de la *Revista de Occidente* en Amérique Latine (en Argentine en particulier), qui a donné à cette maison d'édition un rôle important de médiateur culturel durant les années vingt et trente. Enfin, nous aborderons le projet éditorial monté par Ortega y Gasset après la Guerre civile, dernier avatar de la *Revista de Occidente*, dont l'échec illustre le revers de fortune de l'hégémonie culturelle espagnole en Amérique Latine.

Européanisme et éclectisme : la traduction dans les éditions de la *Revista de Occidente*

En 1923, José Ortega y Gasset, professeur de philosophie à l'Université de Madrid, était déjà un homme en vue des milieux intellectuels espagnols. Influent éditorialiste, homme politique à ses heures, il était l'archétype de ces intellectuels espagnols de la génération de 1914, à la recherche de tribunes d'expression et de voies d'action pour moderniser l'Espagne et la sortir de son complexe de décadence[5]. Durant l'Âge d'argent de la culture espagnole – ce renouveau de la pensée politique, des arts et des lettres, qui coïncida avec les bouleversements sociaux et politiques des années folles –, ce professeur de philosophie formé en Allemagne et résolument tourné vers la culture européenne avait participé à la création du quotidien *El Sol* en 1917, et s'était associé à divers partis politiques – socialiste, réformiste – avant de créer, en 1914, un éphémère groupement d'intellectuels, la *Ligue*

5 Voir Paul Aubert, *Les intellectuels espagnols et la politique dans le premier tiers du XX^e siècle*, thèse de doctorat d'État, Université de Bordeaux III, 1996 ; et « Le rôle des intellectuels », dans Serge Salaün et Carlos Serrano (éds.), *Temps de crise et « années folles ». Les années 20 en Espagne*, Paris, Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 2002, p. 91-107.

d'Éducation Politique, dont le programme illustrait sa conception pédagogique de la politique et sa volonté de rompre avec la « vieille politique » dévoyée du régime de la Restauration (1876-1931).

Attentif aux changements du nouveau siècle, il souhaitait se faire le maître à penser d'une nouvelle génération, le prophète des temps nouveaux. Convaincu des effets politiques à long terme de l'action culturelle, il voulait doter l'élite espagnole des outils nécessaires pour guider leur pays sur le chemin de l'avenir. Selon le philosophe, alors âgé de quarante ans, la cause de la décadence ou du « retard » national se trouvait en effet essentiellement dans l'absence d'une solide tradition intellectuelle et scientifique. Le remède aux maux de l'Espagne se trouvait donc dans sa mise en culture : l'Espagne avait besoin d'apprendre à penser, c'est-à-dire de se rendre maître de méthodes de réflexion rationnelles, garantes par la suite des résultats de la science et de la technique. La tâche que s'assigna Ortega visait à cette « modernisation épistémologique » de l'Espagne ; un travail qui se déployait sur deux fronts : d'une part, enseigner une méthode intellectuelle et son maniement, et d'autre part, doter l'Espagne de solides références, réactualiser ses « bases de données ».

En 1923, il créa l'instrument de la modernisation culturelle de l'Espagne : la *Revista de Occidente*[6], revue de divulgation scientifique de haut niveau, dont le premier éditorial prenait acte d'une « transformation de la sensibilité vitale » observable dans le monde contemporain et manifestait le désir de donner un peu de « clarté » face à la profusion esthétique, politique, scientifique qui en découlait[7]. Dès 1923 et jusqu'en 1936, la *Revista de Occidente* rendit compte chaque mois des dernières avancées de la pensée européenne, dans de nombreux domaines : philosophie, mathématiques, biologie, sociologie, littérature, arts plastiques… L'éditorial de son premier numéro insistait également sur l'apolitisme total du projet : la revue prétendait en effet « tourner le dos à toute politique ». Une vocation qui se comprend mieux lorsque l'on replace l'entreprise dans le contexte instable du régime de la Restauration, qui quelque mois plus tard céderait place à la dictature militaire du général Primo de Rivera ; un apolitisme nécessaire à la longévité du projet.

Un an après avoir lancé sa revue, Ortega l'assortit d'une maison d'édition, qui en 12 ans publia un peu plus de 200 titres, parmi lesquels on trouvait de jeunes auteurs espagnols – essayistes, romanciers ou poètes d'avant-garde –, mais aussi, et surtout, quantité d'ouvrages étrangers. La maison d´édition devait permettre d'amplifier le rayon d'action de la revue – dans les pages de laquelle quantité d'articles traduits étaient déjà proposés (Einstein, Kafka, André Gide, etc.) –, en mettant cette fois-ci à la portée des Espagnols les ouvrages les plus novateurs de la pensée internationale. Ortega entreprit ainsi la traduction d'auteurs jusque-là inaccessibles aux hispanophones, tels que Brentano, Fichte, Hegel, Husserl, Kierkegaard, Russell, Scheler, Simmel, Huizinga ou Jung.

La publication de ces ouvrages, pour la plupart d'un haut degré de technicité, constituait ainsi le deuxième versant du projet de la *Revista*. La version mensuelle permettait de fournir un « panorama général », qui, sans être de la pure vulgarisation, donnait au profane un aperçu de la pensée contemporaine, en même temps qu'un guide de lecture. La publication de livres permettait de satisfaire également les spécialistes. Nombre des auteurs espagnols

---

6 La *Revista de Occidente* fut créée au début de l'année 1923 avec l'aide de son frère Manuel, de Fernando García Vela, Manuel García Morente, et l'appui financier de la pédagogue María de Maeztu, du peintre José Rodríguez Acosta et du financier Serapio Huici. Cf. Javier Zamora Bonilla, *Ortega y Gasset*, Madrid, Taurus, 2004, p. 220-221.

7 José Ortega y Gasset, «Propósitos» (1923), dans *Obras Completas*, Madrid, Taurus, 2002-2011, vol. II, p. 529-530 (édition dorénavant citée sous l'abréviation *OC*).

qui publiaient dans les colonnes de la revue allaient voir leurs propres ouvrages publiés par la maison ; mais le plus souvent, ils y officiaient comme traducteurs.

Les publications de la *Revista de Occidente* – on peut dénombrer 226 titres jusqu'en 1936, et 40 entre 1939 et 1944 – étaient soignées mais nullement luxueuses ; les volumes étaient économiquement abordables (entre 3 et 12 pesetas), ce qui contribua certainement à leur diffusion. Les livres édités étaient d'ailleurs proposés aux souscripteurs de la revue mensuelle avec une réduction de 20 %, et franco de port.

La naissance de la maison d'édition de la *Revista de Occidente* et l'importance de la traduction dans ce projet sont à situer dans le contexte de l'essor que connut l'édition espagnole durant les années vingt, lorsqu'elle commença à surmonter les problèmes structurels et sociaux qui l'entravaient, tels que l'analphabétisme ou la cherté de la production[8]. En témoigne la création, au cours de la décennie, de maisons comme Biblioteca Nueva, Oriente, Historia Nueva ou Cénit, et le succès d'entreprises telles que la Ciap (Compañía Ibero Americana de Publicaciones, qui fonctionna de 1910 à 1931), et surtout de Calpe (Compañía Anónima de Librería, Publicaciones y Ediciones), qui entre 1918, date de sa création, et 1922, publia pas moins de 700 titres dans sa « Colección Universal ». Un succès qui s'explique par d'amples économies d'échelles (Calpe inventa peu ou prou le livre de poche), une réduction drastique des droits d'auteurs, et une forte mise sur les traductions. La « Colección Universal » par exemple, comptait 95 % d'ouvrages traduits[9].

Cette augmentation du nombre de traductions en espagnol s'explique certainement par le déclin de la position internationale de l'Espagne après la perte de ses dernières colonies, et montre bien la perte de « centralité » du castillan dans le système mondial de traduction. Les contemporains s'apercevaient de cette prédominance de la traduction sur le marché éditorial espagnol, et déploraient bien souvent son effet nocif sur la création nationale. Ainsi, le dramaturge et scénographe Cipriano Rivas Cherif dénonçait en 1920 dans la revue *España* (également fondée par Ortega cinq ans plus tôt) le fait que « pour s'assurer des bénéfices en prenant le moins de risques possible, les éditeurs s'acharnent à saturer le marché de traductions […]. Telle est la cause – expliquait-il – de l'actuelle invasion étrangère dont nous souffrons »[10]. Rivas Cherif critiquait ainsi la profusion de romans, d'essais ou de poésies traduits qui, s'ils correspondaient aux modalités de la culture de leur pays d'origine, n'étaient en aucun cas adaptés à « la sensibilité, au goût, à la compréhension » des lecteurs espagnols.

Dans le cas de la *Revista de Occidente*, il semble pourtant que ce n'est pas l'argument commercial qui imposa une forte proportion de traductions. Cette maison d'édition était en effet une entreprise de faible envergure, sans commune mesure avec la Calpe de Nicolás Mª de Urgoiti, lequel apporta d'ailleurs son soutien au projet d'Ortega, son ami

---

8 Cf. Jesús Antonio Martínez Martín (coord.), *Historia de la edición en España, 1836-1936*, Madrid, Marcial Pons, 2001, et plus particulièrement les articles de Jesús A. Martínez Martín, «La edición moderna», p. 167-206, et José Carlos Rueda Laffond, «La industrialización de la imprenta», p. 207-240. Voir également, sur le sujet, Andrés Trapiello, *Imprenta moderna : tipografía y literatura en España, 1874-2005*, Valencia, Campgràfic, 2006 ; de façon plus générale, Juan Miguel Sánchez Vigil, *La edición en España, industria cultural por excelencia. Historia, proceso, gestión, documentación*, Oviedo, Trea, 2009 ; enfin, pour la période immédiatement postérieure, voir Xavier Moret, *Tiempo de editores : historia de la edición en España, 1939-1975*, Barcelone, Destino, 2002.

9 Paul Aubert et Jean-Michel Desvois, « Livres et médias », dans Serge Salaün et Carlos Serrano (éds.), *Temps de crise et « années folles »…*, *op. cit.*, p. 41-45.

10 Cipriano Rivas Cherif, «La invasión literaria», *España*, nº 284, 1920, p. 12-13. Comme pour toutes les citations suivantes, c'est nous qui traduisons.

et collaborateur, puisque le philosophe siégeait au conseil d'administration de Calpe et y dirigeait la collection « Biblioteca de ideas del siglo XX ».

La principale raison pour laquelle on trouve une écrasante majorité de traductions dans le catalogue de la *Revista de Occidente* était qu'Ortega visait précisément l'européanisation de l'Espagne, ce qui était pour lui la seule solution pour rehausser le niveau culturel du pays et lui restituer sa place au sein du concert européen. Ortega avait résumé l'idée de l'une de ses formules percutantes : « L'Espagne est le problème, l'Europe la solution »[11]. Le choix des titres du catalogue répondait donc à cet objectif. L'intérêt du philosophe s'orientait vers les problèmes de la civilisation européenne, les causes de son apparent déclin et les voies de sa renaissance ; ce qui l'amena à s'intéresser à toutes les nouvelles formes de la pensée scientifique qui, accusant la rupture du XX^e siècle avec l'époque « moderne », remettaient en question les méthodologies scientifiques en usage jusqu'alors. C'est en ce sens que dès 1916, Ortega se déclarait « nullement moderne, et très XX^e siècle »[12].

Ainsi, c'est sans conteste l'histoire et la philosophie qui remportaient les faveurs du directeur de la *Revista de Occidente*, qui mit en place diverses collections de philosophie classique et contemporaine, ainsi que des séries intitulées « Historia breve », « Biblioteca de la historiología », « Hoy y Mañana » où il sélectionnait des ouvrages abordant la crise du monde contemporain où celles d'époques passées. L'une des séries qui connut le plus de succès fut « Nuevos hechos/Nuevas ideas », qui compta 41 titres soit 18 % du total, et où étaient représentés les courants les plus contemporains des sciences humaines et sociales : sociologie, pédagogie, droit, science politique, économie, psychologie et psychanalyse, anthropologie, linguistique, etc. Les sciences dites « dures » n'étaient pas en reste et Ortega fit traduire et publier divers ouvrages traitant d'astronomie, de chimie, de biologie, de médecine ou encore de physique atomique. Ortega fut d'ailleurs l'introducteur d'Einstein en Espagne, et son rôle fut capital dans la diffusion de la pensée scientifique européenne dans la péninsule, comme divers auteurs l'ont montré[13].

Une écrasante majorité de ces titres étaient traduits : près de 63 % l'étaient de l'allemand (avec 143 ouvrages sur 226 entre 1924 et 1936) ; 6,5 % de l'anglais ; 3 % du français ; 2,5 % du russe, et 4 % d'autres langues, dont le hollandais. Les 14,5 % d'ouvrages originairement en espagnol que compta le catalogue (soit 33 titres) recoupaient ces centres d'intérêt et avaient principalement trait aux sciences, à l'exception notable d'un certain nombre de publications de nature littéraire. Le catalogue de la *Revista de Occidente* ne comptait guère, en effet, d'ouvrages romanesques, de poésie ou de théâtre – genres qui avaient en revanche une certaine place dans la revue – mais ces quelques ouvrages étaient presque tous signés par des auteurs espagnols. Mentionnons ainsi la série « Los Poetas », brève mais fondamentale car elle publia le *Cántico* de Jorge Guillén, *Cal y Canto* de Rafael Alberti et le *Romancero Gitano* de García Lorca ; ou encore la série « Nova Novorum » où furent édités quelques uns des jeunes romanciers qui suivirent les préceptes ortéguiens exposés en 1925 dans *La Déshumanisation de l'art*, comme Antonio Espina ou Pedro Salinas. Au moment de la publication de cet essai, Ortega multiplia d'ailleurs les traductions d'ouvrages traitant d'esthétique, tels que ceux de Wilhem Worringer ou de Franz Roh.

Une belle place dans le catalogue fut enfin laissée aux contes et légendes, avec la collection « Musas lejanas », qui recueillait des chansons de geste espagnoles et françaises, ainsi que

---

11 José Ortega y Gasset, «La pedagogía social como problema político», *OC*, vol. II, p. 89.

12 «Nada *moderno* y muy *siglo XX*» (1916), *OC*, vol. II, p. 22-24.

13 Par exemple, Carlos M. Madrid, «A vueltas con Ortega, la física y Einstein», *Revista de Occidente*, nº294, 2005, p. 5-20.

des récits chinois, polonais, indiens, égyptiens, malais, ou encore russes. La parution de ce dernier volume coïncida d'ailleurs avec la mode russe lancée au milieu des années 20 suite aux contacts de Manuel de Falla avec des musiciens russes, à la visite en Espagne des ballets de Diaghilev, ainsi qu'à la présence d'un groupe d'exilés parmi lesquels quelques traducteurs permirent enfin de ne plus passer par le français pour publier de la littérature russe en Espagne. Tatiana Enco de Valero traduisit ainsi quelques romans russes pour la *Revista de Occidente*, qui comptent parmi les rares tomes de littérature publiés par la maison, qui édita également divers essais traitant de la fascinante actualité soviétique, et en particulier de son régime politique et économique.

En somme, le catalogue étranger de la *Revista de Occidente* se démarqua par son éclectisme et son haut degré d'exigence et de contemporanéité, dans tous les domaines scientifiques de pointe auxquels il s'ouvrit. La *Revista* fuyait la facilité en mettant la littérature entre parenthèses au profit de l'essai. Certains effets de mode tels ce courant russe ou le centenaire de la mort de Goethe en 1932 ne manquèrent pas de l'atteindre, mais la maison se détacha surtout par le caractère innovateur de ses publications, notamment dans des domaines jusque-là peu ou pas représentés en Espagne tels que l'économie, la physique ou la psychanalyse.

Ces domaines requéraient des traducteurs eux aussi hautement spécialisés ; la condition sociale de possibilité de traductions d'un tel niveau est à chercher dans l'amélioration du niveau de formation et de production culturelle dans l'Espagne des années vingt. La *Revista de Occidente* fut ainsi une sorte de label de qualité pour les traducteurs qui y officièrent. Le plus important d'entre eux fut certainement José Gaos (1900-1969), disciple d'Ortega à l'Université Centrale de Madrid, qui traduisit pour la *Revista* 28 ouvrages, soit plus de 20 % des livres allemands du catalogue, et près de 13 % du total des titres. Sur ces 28 ouvrages, la plupart étaient contemporains et appartenaient aux courants de pensée qui intéressaient le plus ce jeune philosophe : historicisme, philosophie des valeurs, phénoménologie, existentialisme. Outre les noms des classiques Hegel, Kant et Fichte, on relève dans cette impressionnante liste ceux de Franz Brentano, Edmund Husserl, Sören Kierkegaard, Max Scheler, Johann Huizinga, Heinz Heimsoeth, Kurt Koffka, Aloys Müller ou Eduard Spranger. Il s'agissait de textes difficiles (plus tard, Gaos traduirait également l'épineux Heidegger), dont ses traductions sont encore aujourd'hui considérées comme rigoureuses et fidèles, quoique parfois arides. Ces textes, indéniablement, influencèrent la propre pensée de Gaos, et leur traduction joua un important rôle non seulement dans ses années de formation mais encore dans l'ensemble de sa carrière intellectuelle[14].

On pourrait en dire autant des autres prestigieux traducteurs que recruta Ortega y Gasset pour sa maison d'édition. Parmi les signatures habituelles, on trouvait celles de José Ramón Pérez Bances (1880-1933), journaliste et juriste de formation, qui traduisit 14 ouvrages dont des titres d'Eduard Schwartz et Alfred Weber ; d'Eugenio Ímaz (1900-1951), qui signa 9 traductions dont celles de Goethe, Schopenhauer, Ferdinand Tönnies ou Georg Simmel[15]. Fernando Vela (1888-1966) réalisa 7 traductions de l'Allemand dont celles d'Heinrich Heine, August Messer ou Rudolf Otto, et traduisit aussi deux ouvrages du français dont *L'Histoire de la civilisation européenne* de Guizot. Xavier Zubiri (1898-1983), quant à

14 Cf. Antonio Jiménez García, «La labor traductora de José Gaos (1900-1969)», *Anales del Seminario de Historia de la Filosofía*, nº18, 2001, p. 219-235.

15 Notons qu'Ímaz a par ailleurs été un brillant traducteur de Dilthey. Cf. Antonio Jiménez García, «Eugenio Ímaz, ínterprete y traductor de Dilthey», dans José Ángel Ascunce et José Ramón Zabala (coord.), *Eugenio Ímaz : asedio a un filósofo*, San Sebastián, Saturrarán, 2002, p. 305-340.

lui, traduisit 6 titres parmi lesquels on trouve des ouvrages d'August Messer, de Franz Brentano, ou encore du physicien Arthur March. Et enfin, Manuel García Morente (1886-1942) traduisit 5 ouvrages tels que ceux de Jacob von Uëxkull et de Wilhelm Worringer.

Mentionnons également la constellation de traducteurs occasionnels de la *Revista de Occidente* parmi lesquels se trouvent plusieurs noms prestigieux, tels que ceux de l'écrivain Francisco Ayala (1906-2009) ; du philosophe Joaquín Xirau (1895-1946) ; du juriste Luis Recasens Siches (1903-1977) ; du mathématicien Tomás Rodríguez Bachiller (1899-1980) ; du physicien Blas Cabrera (1878-1945) ; de l'archéologue Antonio García y Bellido (1903-1972) ; de l'historien de l'économie Ramón Carande (1887-1986), ou encore de l'essayiste féministe et future députée Margarita Nelken (1894-1968).

Cette liste de noms révèle d'une part que le métier de traducteur n'était encore à l'époque qu'une activité faiblement différenciée, mais aussi que pour les plus réguliers d'entre eux, la traduction ne fut pas seulement un gagne-pain ou une activité annexe peu valorisée. Au contraire, pour Gaos, Zubiri, Morente, Ímaz…, la traduction d'ouvrages pour la *Revista de Occidente*, souvent assortie de la publication d'essais critiques dans la revue éponyme, leur permit d'acquérir leurs lettres de noblesse dans le champ intellectuel espagnol. Ils purent non seulement consolider leur formation mais aussi se construire une réputation d'excellence en collaborant à ce projet de l'illustre Ortega. Ce n'est pas par hasard si ces traducteurs furent aussi des auteurs capitaux en Espagne, puis dans l'exil, et s'ils sont habituellement regroupés sous l'étiquette de l'École de Madrid, mouvement de rénovation de la philosophie espagnole des années 20 et 30 que l'on doit situer à la fois dans le sillage d'Ortega et sous l'influence de la pensée allemande[16].

José Gaos, quelques années plus tard, analyserait le changement d'équilibre que révélait cette omniprésence de l'allemand dans les livres traduits en Espagne :

> Il y a des époques dans l'histoire d'une culture, et même de la culture en général, caractérisées par les traductions ou par certaines traductions. La nôtre est l'une d'entre elles […]. Les traductions de l'allemand, principalement en philosophie, sont une caractéristique de la culture actuelle de nos peuples. Elles sont une manifestation du remplacement par la culture allemande de l'influence prédominante d'autres cultures sur la nôtre, et le signe d'un nouvel intérêt pour la philosophie dans celle-ci[17].

Pour le champ culturel espagnol alors en voie de reconstruction, la traduction des plus récentes œuvres de la pensée germanique fut ainsi un moyen d'accumuler du capital symbolique. Ortega en était conscient qui, dans un prologue daté de 1934 à la troisième édition allemande de son ouvrage *El tema de nuestro tiempo*[18], rendait compte de son étroite relation avec le pays germanique et de ses efforts pour en diffuser le meilleur en Espagne. Il affirmait ainsi renouer un lien avec le pays du nord qui avait été brisé depuis la Contre-Réforme, où l'ascendant français et, dans une moindre mesure, anglais, avait pris le pas sur l'influence allemande dans la culture hispanique. Dans cette préface, Ortega ne laissait pas non plus de rappeler à l'Allemagne que c'est lui qui avait « conquis l'enthousiasme des Espagnols pour elle, pour ses idées et pour ses usages », et qu'au passage, il avait « infecté tout l'Amérique du Sud de germanisme ».

---

16 Cf. José Luis Abellán et Tomás Mallo, *La escuela de Madrid : un ensayo de filosofía*, Madrid, Asamblea de Madrid, 1991.

17 José Gaos, préface au livre posthume d'Eugenio Ímaz, *Luz en la caverna* (1951), dans *Obras Completas IX. Sobre Ortega y Gasset y otros trabajos de historia de las ideas en España y la América española,* México, UNAM, 1992, p. 215.

18 José Ortega y Gasset, «Prólogo para Alemanes», *OC*, vol. IX, p. 125-165.

Le paradoxal impact des traductions de la *Revista de Occidente* sur la constitution des identités culturelles latino-américaines

L'incontestable magistère qu'exerça Ortega sur le monde des lettres en Amérique latine[19] s'enracina en grande partie grâce à la *Revista de Occidente* et au travail de sa maison d'édition[20]. Des 3 000 exemplaires mensuellement édités de la revue, la moitié était envoyée sur le sous-continent grâce au réseau de distribution de Calpe, ce qui la rendait accessible aux lecteurs américains en même temps qu'aux Espagnols. Quant aux livres, ils jouèrent un rôle capital dans la diffusion de la philosophie allemande – et en particulier de la phénoménologie et de l'axiologie – sur le continent. L'exemple de l'Argentine est particulièrement représentatif de cet impact : ce pays sud-américain présentait en effet un niveau économique et social comparable à celui de l'Espagne dans les années vingt, et connaissait alors un essor culturel qui en fit une cible de choix dans la stratégie commerciale d'Ortega. Ce dernier réalisa deux longs séjours à Buenos Aires en 1916 et 1928 avant d'y passer une partie de son exil, entre 1939 et 1942. Le succès académique qu'il rencontra lors de ses deux premiers voyages contribua à la diffusion de ses propres thèses philosophiques comme à l'implantation de la *Revista de Occidente* et à la diffusion de ses traductions.

Plusieurs intellectuels argentins rendirent compte de cette influence, à l'instar de Coriolano Alberini (1886-1960) – principal introducteur des courants antipositivistes européens en Argentine, qui se distingua par son travail de Recteur de l'Université de Buenos Aires durant le mouvement de Réforme universitaire –, qui écrivit par exemple que son propre intérêt pour Husserl, Scheler, Hartmann et Heidegger était né de la lecture des traductions publiées par la *Revista*, et l'avait amené à poursuivre sa formation en Allemagne, où il voyagea en 1930. Risieri Frondizi (1910-1985), autre philosophe argentin, affirmerait plus tard que l'article d'Ortega «¿Qué son los valores?», publié dans la *Revista de Occidente* en 1923, avait constitué ni plus ni moins que le point de départ du développement de la philosophie objectiviste des valeurs dans le monde hispanophone[21]. Dans d'autres pays d'Amérique Latine, on révérait également le nom d'Ortega : le romancier cubain Alejo Carpentier n'hésita pas à affirmer que la *Revista de Occidente* avait été le « phare et le guide » de toute une génération, à tel point qu'un essayiste comme le dominicain Pedro Henríquez Ureña avertit, en 1927, du danger que constituait, pour les lettres latino-américaines, son absolue hégémonie culturelle[22].

Cette influence ortéguienne, qui connut son climax durant les années vingt[23], se concrétisa non seulement sur le terrain de la pensée philosophique mais aussi par la création d'une

---

19 Sur les trois voyages d'Ortega en Argentine et son influence en Amérique Latine, voir en particulier Enrique Aguilar *et al.*, *Ortega y Gasset en la cátedra americana*, Buenos Aires, Fundación José Ortega y Gasset Argentina-Fundación Carolina-Nuevo Hacer, 2004 et Tzvi Medin, *Ortega y Gasset en la cultura hispanoamericana,* México, Fondo de Cultura Económica, 1998.

20 Cf. Karina Vásquez, «De la modernidad y sus mapas. La *Revista de Occidente* y la nueva generación en la Argentina de los años veinte», *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, vol. XIV, nº 1, 2003, en ligne.

21 Risieri Frondizi et Jorge Gracia, *El hombre y los valores en la filosofía latinoamericana del siglo XX. Antología*, México, FCE, 1975, p. 187.

22 Alejo Carpentier, «Letra y solfa», *El Nacional* [Caracas], 20. X. 1955, et Pedro Henríquez Ureña, «El peligro de la *Revista de Occidente*», *La Pluma* [Montevideo], vol. III, 1927.

23 Cf. José Luis Gómez-Martínez, *Pensamiento de la liberación. Proyección de Ortega en Iberoamérica*, Madrid : EGE, 1995 ; José Luis Abellán, «El pensamiento de Ortega y Gasset y su influencia en la forja de una « conciencia americana"», dans AA. VV., *Revistas, pensamiento, educación (El exilio español de 1939, vol. III*), Madrid, Taurus, 1976, p. 203-206.

multitude d'associations culturelles ou de revues littéraires. Dans le cas argentin[24], on peut situer sous l'influence directe d'Ortega la création et le développement d'organismes tels que le *Colegio Novecentista*[25] et l'association *Amigos del Arte*[26], de mouvements tels que celui de la Réforme Universitaire qui se déclencha en 1918 dans la capitale et dans les grandes villes du pays comme Córdoba[27], ou encore l'émergence de revues[28] telles que *Proa*, *Acotaciones*, et *Martín Fierro* à Buenos Aires, ou encore *Valoraciones* et *Sagitario* à La Plata[29]. L'influence ortéguienne est nettement décelable dans le vocabulaire et les idées utilisés dans la production doctrinale de ces groupes et mouvements – programmes, manifestes, publications diverses –, où l'on se montrait plus ou moins prompt à reconnaître le magistère ortéguien, l'influence de la *Revista de Occidente* et, de façon générale, l'ascendant culturel européen sur la culture argentine.

Mais la très ortéguienne revendication d'une « nouvelle sensibilité » fut promptement mue en la proclamation d'une sensibilité proprement latino-américaine, et de ce fait réutilisée contre son auteur[30]. Cette sensibilité authentiquement latino-américaine était présentée dans certaines revues comme une nécessité face à l'impérialisme culturel nord-américain d'une part, et d'autre part face à l'hégémonie persistante dans le sous-continent de la pensée européenne, remise en cause par son déclin manifeste au lendemain de la Première Guerre mondiale. Partout en Amérique Latine, on commençait à questionner la prééminence de la culture occidentale et son affirmation de supériorité, suivant une logique tout œdipienne puisque l'avant-garde sud-américaine devait s'inspirer de la pensée européenne, précisément pour pouvoir la contrer[31].

---

24 Étudié notamment par Beatriz Sarlo, *Una Modernidad periférica : Buenos Aires entre 1920 y 1930*, Buenos Aires, Nueva Visión, 1988.

25 Voir à ce propos l'article de Coriolano Alberini paru dans *El Sol*, 8. I. 1929, cité par Javier Zamora, *Ortega y Gasset*, *op. cit.*, p. 271.

26 Fondée par Elena Sansinena de Elizalde, et où défileront pour des conférences des personnalités de l'envergure de Keyserling, Waldo Frank, Drieu La Rochelle, García Lorca, Ramón Gómez de la Serna et bien entendu, Ortega lui-même.

27 Ainsi que le souligne Rosa María Martínez de Codes, «Ortega y la Argentina», *Quinto centenario* [Madrid], nº 6, 1983, p. 68-69. Ce mouvement de réforme universitaire, qu'accompagne le régime d'Yrigoyen, postule l'autonomie administrative, financière et pédagogique des Universités, ainsi que le droit à la liberté de l'enseignement, l'égalité dans l'accès et le recrutement, ainsi que la solidarité entre ouvriers et étudiants. Voir Alberto Ciria & Horacio Sanguinetti, *La Reforma Universitaria. 1918-1983*, Buenos Aires : Centro Editor de América Latina, 1983, II vols.

28 Cf. Julio Rafael Contreras, « Esa noble vibración espiritual': Ortega y el incipiente medio científico argentino del primer tercio del siglo XX. El papel de las revistas», dans Enrique Aguilar *et al.*, *Ortega y Gasset en la cátedra americana...*, *op. cit.*, p. 63-110.

29 Voir les articles suivants, qui constituent un hommage à Ortega et à sa revue : «Un filósofo de la nueva generación», *Inicial*, nº 3, 1923, p. 58-63 ; «*Revista de Occidente*», *Inicial*, nº6, 1924, p. 98-99 ; «La nueva mentalidad de Occidente», *Inicial*, nº4, 1924, p. 3-10, tous trois mentionnés par Karina Vásquez, dans De la modernidad y sus mapas…», art. cité. Sur la revue *Inicial*, consulter également Fernando Rodríguez, «*Inicial*. Revista de la nueva generación. La política en la vanguardia literaria de los años 20», *Estudios Sociales* [Santa Fe, Argentine], année V, nº8, 1995, p. 49-75.

30 Tzvi Medin, «Una paradoja aparente : eurocentrismo y nacionalismo orteguianos en Hispanoamérica», *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, nº5/2, 1994, p. 5-22.

31 La revue *Sagitario* prônait ainsi : «Las juventudes de América deben propiciar el advenimiento de una nueva cultura, inspirada en los descubrimientos más recientes del pensamiento contemporáneo europeo, frente a la cultura materialista de cuño yanqui y ante la inminente disolución de la cultura europea». Carlos Astrada, «El próximo Congreso Latino-Americano», *Sagitario*, année I, nº1, 1925, p. 105-108. Voir également, du même auteur, «La deshumanización de Occidente», *Sagitario*, année I, nº 2, 1925, p. 193-209.

Entre les deux séjours que fit Ortega en Argentine – en 1916 et en 1928 – son lectorat passa ainsi d'une posture réceptive à une certaine défiance. En 1927, la revue artistique et littéraire *Martín Fierro* dirigea implicitement une critique sévère à l'ascendant exercé en Argentine par la *Revista de Occidente*. Au nom d'une nouvelle sensibilité autochtone, « criolla », débarrassée des magistères et influences espagnols, la revue attaquait férocement toute manifestation de servilisme hispanophile, pour prôner un nationalisme littéraire[32].

Entre l'une et l'autre visite du philosophe, le lectorat de la *Revista de Occidente* était allé s'abreuver directement aux sources. L'influence de la phénoménologie allemande ou du pragmatisme nord-américain se faisait sentir chez ce nouvel auditoire, qui exigeait du discours philosophique – celui d'Ortega en particulier – davantage de rigueur et moins de « poésie » ; la critique se faisait plus technique, comme dans ces articles de Francisco Romero qui analysaient en détail la « métaphysique de la raison vitale » d'Ortega[33]. La presse rapporta même que certains professeurs, lors de sa seconde visite en 1928, boudèrent ses leçons, estimant ne plus rien avoir à apprendre de lui. Le public argentin se détourna donc d'Ortega en utilisant, paradoxalement, les outils qu'il lui avait lui-même fourni ; ce qui fit dire à son sténographe argentin, Leopoldo Hurtado, dans un article prenant sa défense : « Il est curieux que ce cadeau civilisateur que nous a offert Ortega nous ait servi à mettre en doute son originalité »[34].

En somme, les réactions des intellectuels latino-américains, et argentins en particulier, face à l'hégémonie culturelle de la *Revista de Occidente*, illustrent bien la façon dont l'Espagne put augmenter son prestige et son rayonnement culturel grâce à l'essor des traductions, mais aussi comment celles-ci contribuèrent à la construction des identités culturelles latino-américaines, conduisant à un rejet de la domination de la culture péninsulaire. À la fin des années trente, la Guerre civile espagnole allait de nouveau changer la donne : les pays latino-américains devinrent une terre d'accueil pour de multiples intellectuels espagnols exilés, renversant ainsi le rapport de force entre péninsule et périphérie, et conduisant à d'importants remodèlements du champ culturel local.

«Conocimientos del Hombre», l'ultime avatar des éditions de la Revista de Occidente

Le déclenchement du conflit, en 1936, impliqua une rupture brutale dans l'ensemble de l'activité culturelle, littéraire et éditoriale espagnole. La *Revista de Occidente* connut pendant la guerre un sort paradigmatique : Ortega, qui s'exila dès les premiers mois du conflit, dut suspendre la publication de la revue (qui ne reprit qu'en 1968, longtemps après sa mort et à la faveur de l'assouplissement de la censure franquiste), et interrompit les

32 Une polémique surgit à la suite de la publication d'un article de Guillermo de Torre dans *La Gaceta Literaria* de Madrid, qui proclamait que «frente a la imantación desviada de París, señalemos en nuestra geografía espiritual a Madrid como el más certero punto meridiano, como la más auténtica línea de intersección entre España y Europa» (Guillermo De Torre, «Madrid meridiano intelectual de Hispanoamérica», *La Gaceta Literaria*, année I, nº8, 15. IV. 1927). La question du « méridien intellectuel » fut reprise dans la revue argentine *Martín Fierro*, qui bien que se sachant éloignée du « centre » qu'était l'Europe, revendiquait son inspiration française contre un hispanisme dominant (voir «¿Madrid, meridiana intelectual de Hispano-América?», *Martín Fierro*, nº42, 31. VIII. 1927, et «A los compañeros de *La Gaceta Literaria*», nº44-45, 15. XI. 1927, articles à leur tour commentés dans «La verbena del meridiano», *La Gaceta Literaria*, nº18, 15. IX. 1927).

33 Voir Juan Carlos Torchia Estrada, «Romero y Ortega», *Sur*, n° 353, 1983, p. 145-154.

34 Leopoldo Hurtado, «Oratio pro Ortega», *La Vida Literaria*, nº21, juin 1930, p. 2.

activités de la maison d'édition. Ayant aussi déserté de fait sa chaire universitaire, il se vit non seulement privé de ses principales sources de revenus mais aussi de toute tribune culturelle. Le magistère ortéguien en Espagne sombra définitivement avec la Guerre civile, qui marqua la fin de « l'Âge d'argent » de la culture espagnole et bouleversa, entre autres choses, le marché éditorial péninsulaire et latino-américain.

Avec la Guerre civile, plusieurs maisons d'édition espagnoles, qui diffusaient jusque-là largement leurs publications en Amérique Latine, se virent obligées d'interrompre leurs activités. Comme le constate José Luis de Diego, « la Guerre civile espagnole produisit un exode des maisons d'édition vers l'Amérique »[35]. En Argentine, la situation provoqua un véritable *boom* éditorial : la quantité d'œuvres enregistrées entre 1936 et 1939 doubla presque celle des trente-cinq années précédentes. Mais elle entraîna aussi une concurrence accrue, car ce n'était rien moins que le contrôle du marché éditorial espagnol qui était en jeu.

Certains éditeurs implantés en Amérique Latine entendirent d'ailleurs tirer profit de ces circonstances pour se tailler, parfois au mépris des règles, de nouvelles parts de marché. Durant la Guerre civile, la piraterie éditoriale eut large cours, pratiquée par des éditions peu scrupuleuses qui reprenaient *in extenso* les titres d'autres maisons sans songer à leur payer de droits. La recrudescence de publications clandestines en Argentine et au Chili inquiétait beaucoup Ortega, dont plusieurs essais étaient ainsi « piratés »[36] ; le phénomène suscita une polémique dans la presse argentine à laquelle Ortega contribua par un article virulent intitulé « Ichtyosaures et éditeurs clandestins. Urgence d'une rectification morale »[37]. Face à cette situation – qu'il ne pouvait, se trouvant à Paris, qu'observer à distance sans pouvoir y intervenir –, l'écrivain comptait sur le soutien d'Espasa-Calpe, une maison à laquelle il était uni par une longue et étroite collaboration[38], qui possédait une florissante filiale à Buenos Aires dont la gérance incombait à Gonzalo Losada. Lorsque la guerre éclata, Espasa avait décidé de transférer provisoirement ses activités à Buenos Aires, car comme le relata Manuel García Morente dans une lettre à Ortega, ses locaux madrilènes avaient été occupés par un comité révolutionnaire d'ouvriers qui avait pris les rênes de la maison et cessé de

---

35 José Luis de Diego, «Políticas editoriales e impacto cultural en Argentina (1940-2000)», dans Humberto López Morales, (coord.), *Identidad linguística y globalización (III Congreso Internacional de la Lengua Española, 2004*), Rosario (Argentine), Real Academia/Instituto Cervantes, en ligne : cvc.cervantes.es/obref/congresos/rosario/ponencias/internacional/diego_j.htm [ref. du 24.04.2012]. Sur le contexte éditorial argentin, voir également : Rodolfo A. Borello, «Autores, situación del libro y entorno material de la literatura en la Argentina del siglo XX», *Cuadernos Hispanoamericanos* nº322-323, 1977, p. 32-52 ; Raúl H. Bottaro, *La edición de libros en Argentina*, Buenos Aires, Troquel, 1964 ; Domingo Buonocore, *Libreros, editores e impresores de Buenos Aires*, Buenos Aires, El Ateneo, 1949 ; Eustasio Antonio García, *Desarrollo de la industria editorial argentina,* Buenos Aires, Fundación Interamericana de Bibliotecología Franklin, 1965 ; Pierre Lagarde, *La politique de l'édition du livre en Argentine*, Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail, 1980.

36 Deux exemplaires « pirates » de 1937, publiés par la maison chilienne Extra (Empresa de las Letras), sont conservés dans les Archives de la Fondation Ortega y Gasset à Madrid : *El Espectador IV* et *Esquema de las crisis*.

37 «Ictiosauros y editores clandestinos. Urgencia de una rectificación moral», *Sur*, nº38, novembre 1937 ; *OC,* vol. V, p. 433-440.

38 Espasa-Calpe était née de la fusion, en 1926, de la maison Espasa, créée à Barcelone en 1860, et de la *Compañía Anónima de Librería y Publicaciones Españolas* – Calpe –, fondée en 1911 par l'industriel du papier Nicolás María de Urgoiti, ami personnel d'Ortega. Ce dernier y dirigea une collection entre 1918 et 1925. Voir Mercedes Cabrera, *La industria, la prensa y la política. Nicolás M. de Urgoiti (1869-1951)*, Madrid : Alianza, 1994, et Juan Miguel Sánchez Vigil, «Ortega y Gasset. Director editorial de Calpe», *Revista de Estudios Orteguianos*, nº10-11, 2005, p. 177-196.

payer auteurs et fournisseurs[39]. Le même García Morente, réfugié en Argentine, livrait au mois d'août 1937 à son ami Ortega, exilé en France, son excellente impression au sujet des gérants d'Espasa-Calpe[40]. Le 30 septembre, la réédition de l'ouvrage phare d'Ortega, *La Rebelión de las masas*, accompagnée d'une nouvelle préface, inaugurait effectivement la nouvelle collection d'Espasa-Calpe Argentina, baptisée « Austral ».

Mais le philosophe déchanta bientôt, en apprenant non seulement qu'Espasa-Calpe Argentine rééditait sans autorisation des titres du catalogue de la *Revista de Occidente*[41], mais que Gonzalo Losada, en désaccord avec les consignes de censure dictées depuis la direction espagnole qui siégeait à Saint Sébastien, en zone franquiste, avait décidé de fonder sa propre maison d'édition. Les nouvelles éditions Losada ne tardèrent pas, elles aussi, à s'approprier des ouvrages déjà publiés par la *Revista de Occidente*[42], considérant qu'ils étaient dans le domaine public puisque comme beaucoup maisons d'édition étrangères, la *Revista* n'avait pas pris le soin de les enregistrer en Argentine[43]. C'est sur cette toile de fond, et tandis que la Guerre mondiale éclatait, qu'Ortega décida de poursuivre son exil en Argentine, où il escomptait, malgré ces déconvenues, retrouver sa place de leader culturel. Il n'avait pas renoncé à collaborer avec Espasa-Calpe Argentine ; au contraire, il envisageait d'y être salarié comme expert éditorial, voire d'y diriger une collection.

La filiale argentine d'Espasa-Calpe avait pris beaucoup d'ampleur pendant la Guerre civile, à cause (ou grâce) à l'interruption de l'activité éditoriale en Espagne. Durant les premiers mois de son exil portègne, Ortega exerça gratuitement auprès de la maison une activité d'expert et de conseiller, consultant la presse et les répertoires bibliographiques à la recherche de nouveautés intéressantes, lisant les ouvrages envoyés à Espasa par des maisons étrangères pour juger de la pertinence et de l'opportunité de leur traduction[44], et recommandant même des traducteurs ; il rédigea plusieurs préfaces et céda enfin à Espasa le droit de publier certains ouvrages du catalogue de la *Revista de Occidente*, en plus de ses propres œuvres. Ce travail, sous des dehors quasi bénévoles, s'insérait dans une stratégie qui consistait à obtenir d'Espasa-Calpe la direction d'une collection. Le projet, qu'Ortega

---

39 Lettre de Manuel García Morente à Ortega, 21. X. [1936], Archivo Fundación Ortega y Gasset (dorénavant : AOG), fonds «Correspondencia», C-13/14.

40 Lettre de García Morente à Ortega, 17. VIII. 1937, AOG, fonds «Correspondencia», C-13/10.

41 Lettres de María de Maeztu à Ortega, 03. IV. 1938, AOG, fonds «Correspondencia», C-26/36, et d'Ortega à García Morente, 04. VI. 1938, CD-G/37.

42 Il s'agissait de *Teoría del conocimiento* de Hessen, *El decamerón negro* de Frobenius et de *El puesto del hombre en el cosmos* de Max Scheler.

43 La loi sur la propriété intellectuelle avait été promulguée en Espagne le 10 janvier 1879, prévoyant dans ses articles 50 et 51 des accords internationaux sur la propriété littéraire. L'Espagne fut l'une des premières signataires du traité de la Convention de Berne du 5 décembre 1887, avec l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Italie, le Royaume Uni, la Suisse et la Tunisie. Mais les pays latino-américains ne se rallièrent que très tard à cette convention : l'Argentine en 1967 et le Chili en 1970, notamment. La Convention de Buenos Aires sur la propriété intellectuelle ne fut signée par l'Argentine qu'en 1950 et par le Chili qu'en 1955. En 1937, aucune convention internationale sur les droits d'auteurs n'existait encore dans ces deux pays, contrairement à l'Espagne.

44 On trouve ainsi dans les fonds de l'AOG 133 fiches sur des ouvrages publiés en Angleterre ou aux États-Unis pendant l'année 1939, notamment entre septembre et octobre, envoyés à Ortega pour expertise (fonds «Notas de trabajo», dossier «Bibliografía», sous-dossier «Traducciones Inglesas y Norteamericanas», 24b/15/3). Ortega en sélectionna pour Espasa-Calpe Argentine une quinzaine, qui allaient de l'histoire romaine à la théorie des rayons cosmiques, en passant par la philosophie du langage et l'essai politique. On y trouve les auteurs suivants : Paul de Kruit, C.H.V. Sutherland, R. A. Millikan, Evelyn C. Pearce, Louis H. Gray, Roger Lloyd, Monica Dickens, Mark Van Doren, Karl Federn, R.L. Megroz, Edgard Lawrence Smith, Olaf Stapledon, Paul Maccuire et Lord Raglan.

élaborait depuis plusieurs années, devait s'intituler « Conocimientos del Hombre », et allait bien au-delà d'une simple Bibliothèque : la collection devait en effet être assortie d'un bulletin bibliographique trimestriel, conçu comme une sorte de « Guide du lecteur », et d'un programme de cours et conférences qui seraient d'abord promus par ce bulletin, et publiés ensuite dans la collection.

Avec ce circuit auto-entretenu, le philosophe souhaitait en quelque sorte recréer dans la capitale argentine un noyau d'intellectuels semblable à celui de la *Revista de Occidente* et de sa *tertulia*, recouvrer son magistère intellectuel et dynamiser le marché éditorial sud-américain. Car, comme il l'écrivit dans un compte-rendu resté confidentiel sur son projet,

> …étant donné l'appétit existant sur le marché, pour diverses raisons – parmi lesquelles le vide de production dans ce domaine durant les sept ou huit dernières années – [le projet] constituerait à la fois un succès éditorial et une *restauration automatique de la direction espagnole dans la vie intellectuelle*. […] En somme, [il s'agit de] *susciter un mouvement inespéré de circulation intellectuelle, avec des moyens et des forces espagnoles*[45].

Le projet n'était donc pas dénué d'arrière-pensées politiques, puisqu'il s'agissait de faire concurrence aux maisons d'édition « rouges » telles que Losada et de restaurer la prééminence culturelle de l'Espagne en Amérique Latine. Par ailleurs, il devait lui garantir une « stricte indépendance » par rapport aux médias et institutions culturelles argentins, et une certaine tranquillité d'esprit, car Ortega ne souhaitait plus « vivre des rentrées fluctuantes et, à terme, problématiques » de ses propres publications.

Si la maison mère d'Espasa-Calpe, toujours localisée en Espagne, semblait initialement favorable au projet, celui-ci s'enlisa peu à peu sans qu'Ortega comprenne au juste pourquoi, ce qui lui valut de sérieux soucis financiers et une profonde dépression. Il finit par apprendre du directeur de la filiale argentine, Manuel Olarra, que l'initiative avait été repoussée pour des motifs essentiellement politiques : la censure franquiste, en janvier 1940, avait critiqué le fait que « des auteurs de prestige » tels qu'Ortega continuaient d'être publiés à l'étranger, et passé consigne de publier les Espagnols… en Espagne[46]. Le refus définitif d'Espasa de lui concéder la direction d'une collection, qu'Ortega n'apprit qu'en mars 1941, s'avéra pour lui catastrophique, au plan économique autant que personnel. Au mois de juillet, il décida de mettre un terme à sa collaboration avec Espasa-Calpe et de reprendre à son compte le projet et son nom, qu'il estimait lui être « inaliénable[s] » ; mais Espasa Argentine ne l'entendit pas de cette oreille et tenta de conserver le titre de la collection et les droits acquis sur certains des ouvrages qui devaient la composer, au prétexte que le titre du projet figurait dans un rapport qu'elle avait produit à l'attention d'un organisme bancaire.

Après des échanges de courriers orageux et en faisant jouer tous les appuis dont il disposait, Ortega parvint à récupérer le projet et son titre, à obtenir un prêt et à passer accord avec un imprimeur. Il ne tarda pas à recevoir des propositions de diffuseurs venues de toute l'Amérique : la nouvelle – erronée par ailleurs – qu'il allait recréer la *Revista de Occidente* s'était répandue comme une traînée de poudre, véhiculée notamment par son ami Antonio López Llausas, un éditeur espagnol exilé qui avait pris la tête de la maison d'édition Sudamericana.

Mais bientôt, les États-Unis entrèrent dans le conflit mondial, menaçant d'y entraîner tout le continent américain, et l'horizon de paix qu'Ortega jugeait indispensable à l'essor

---

45 Document inédit intitulé «Incidente editorial con Espasa-Calpe», AOG, fonds «Papeles de interés biográfico», 292/14.

46 Lettre de Manuel Olarra à Ortega, 25. I. 1940, AOG, fonds «Papeles de interés biográfico», 291/3.

de son projet se dissipa. Épuisé par cette lutte de longue haleine et désireux de se rapprocher des siens, le philosophe fit route vers le Portugal, pays qui présentait le double avantage d'être non belligérant et limitrophe de l'Espagne, où il maintiendrait sa résidence officielle jusqu'à sa mort, en 1955.

C'est donc finalement au Portugal qu'Ortega put trouver les appuis nécessaires à la naissance de sa nouvelle maison d'édition, finalement baptisée Azar, grâce au soutien financier de Gregorio de Diego Curto, un industriel enrichi par l'import-export entre l'Espagne et le Portugal. Restait à résoudre le problème de la diffusion de ses futures publications en Espagne, qui se heurtait à un solide édifice juridique de censure et de propagande[47]. Pour mettre toutes les chances de son côté, Ortega fit donc jouer ses contacts dans l'administration franquiste, fruit d'amitiés ou de connaissances d'avant-guerre[48]. En complément, il rédigea un rapport « confidentiel », vraisemblablement adressé à Manuel Halcón, le Chancelier du *Consejo de la Hispanidad,* organisme dont il avait été nommé conseiller l'année précédente sans y avoir jamais collaboré[49] mais sur lequel il comptait pour faire pression sur les autorités politiques contrôlant l'édition du livre.

Dans ce rapport, il commençait par dresser le constat de la perte d'influence de l'Espagne sur les pays latino-américains, que des initiatives politiques ou économiques résulteraient « insuffisantes" à contrecarrer, voire « contre-productives ». Pour restaurer la « prédominance » dans le champ intellectuel américain qui avait été celle de l'Espagne entre 1915 et 1930, désormais accueillie par la « défiance et l'hostilité », la seule « brèche » ouverte était selon Ortega celle de l'action intellectuelle. Il s'agissait de reprendre la production de livres de haute qualité qui s'imposeraient, « qu'ils le veuillent ou non », aux groupes intellectuels dominants du continent, peu nombreux mais influents. C'est dans ce contexte qu'Ortega situait son propre projet, qui consistait à

> lancer sur le marché des livres scientifiques de qualité supérieure, accompagnés d'autres publications mineures et périodiques, qui puissent pénétrer sans fracas dans les meilleurs esprits de là-bas, en profitant justement du fait qu'ils sont *déshabitués depuis des années* à recevoir ce type d'incitation[50].

Ortega songeait aussi à rééditer des ouvrages majeurs du catalogue de la *Revista de Occidente*, alors épuisés et que la pénurie de papier empêchait de réimprimer en Espagne : il ferait ainsi coup double et contribuerait à sa façon à la restauration du prestige de la

---

47 Dès 1938, un décret interdit la vente et la circulation de livres, brochures et imprimés édités à l'étranger sans autorisation préalable du ministère (*BOE*, 30. V. 1938, art. 4). Les procédures d'introduction d'œuvres publiées à l'étranger furent systématisées par l'ordre du 22 juin suivant (*BOE*, 24. VI. 1938). Une nouvelle circulaire de la Direction générale des Douanes, le 16 juillet 1943, interdit l'importation d'imprimés à caractère politique et social, sans l'autorisation de la Délégation nationale de Propagande (*BOE*, 30. XI. 1943), bien que des dispositions postérieures autorisassent des exceptions comme les publications liturgiques, techniques, musicales, puis scientifiques (*BOE*, 7. IV. 1944 et 28. VII. 1945).

48 On a par exemple, à travers sa correspondance, trace de contacts pris avec les historiens Santiago Montero Díaz et Jesús Pabón, ou encore avec Julián Pemartín, le directeur de l'Instituto Español del Libro.

49 Sur cet outil de la propagande franquiste en Amérique Latine, constitué en janvier 1941 comme organisme assesseur indépendant du Ministerio de Asuntos Exteriores, consulter Lorenzo Delgado, *Imperio de papel. Acción cultural y política cultural durante el primer franquismo*, Madrid, CSIC, 1992, p. 268-285. Ortega y fut nommé à son insu, semble-t-il pour de purs motifs de propagande, sans qu'il lui fût demandé de contribution d'aucune sorte. À ce sujet, voir Eve Giustiniani, *Silence politique ou collaboration passive ? Une biographie intellectuelle de José Ortega y Gasset pendant l'exil (1936-1946)*, thèse de Doctorat, Université de Provence, 2008, au chap. VI.4 : « Ortega, champion de l'Hispanité ? »

50 «Confidencial. Proyecto de una editorial española en Lisboa», AOG, fonds «Papeles de interés biográfico», 432/1 (brouillon manuscrit) et 432/3 (version dactylographiée). C'est l'auteur qui souligne. Les citations qui précèdent sont également extraites de ce document.

culture espagnole dans le monde. Manuel Halcón, chancelier du *Consejo de la Hispanidad*, rendit compte du projet auprès du secrétariat des Relations culturelles du Ministère des Affaires Étrangères, le 4 janvier 1943. Dans son rapport, classé « réservé », il manifestait tout son appui au projet,

> tant en raison du prestige reconnu de la personne appelée à le réaliser que parce qu'il s'agit d'une œuvre dont le labeur culturel, comme il est expliqué dans ses fins, devra se développer précisément dans les nations sœurs d'Amérique, ainsi qu'en Espagne[51].

Il précisait que Julián Pemartín, le directeur de l'*Instituto Español del Libro*, s'y était montré tout aussi favorable. Aussi Halcón espérait-il que le ministre des Affaires Étrangères, Francisco Gómez Jordana – qui avait remplacé Ramón Serrano Suñer quatre mois seulement auparavant –, soutiendrait lui aussi l'entreprise. Un mois plus tard, l'affaire se vit close de façon catégorique : une note manuscrite de Jordana portée sur le dossier expliquait laconiquement que « son excellence le Généralissime a mal accueilli le projet »[52].

Malgré ce revers, Ortega parvint à constituer sa société en la domiciliant au Portugal, début 1943 ; le premier ouvrage qu'elle publia était une traduction, celle de *Homo Ludens* de Johann Huizinga, historien de la culture néerlandais qui était aussi un vieil ami du philosophe[53]. Puis, plus rien : cette œuvre fut ainsi la seule qu'Azar publia jamais. Trois ans après sa parution, le 7 février 1946, Ortega signalait à la *Caixa Sindical de Providência* portugaise que l'activité d'Azar était paralysée depuis plusieurs mois, et qu'elle n'avait aucun employé[54]. Les comptes furent tenus jusqu'à la fin de l'année, puis Azar sombra dans l'oubli. Il est difficile de savoir quels sont les motifs exacts de l'abandon du projet : Ortega n'avait-il que peu de temps à y consacrer ? Les obstacles politiques à la diffusion en Espagne et techniques à la distribution en Argentine eurent-ils eu raison de sa persévérance ? Le penseur avait-il, simplement, constaté l'inefficacité de son projet et décidé de le laisser végéter ? Aucun document ou courrier ne permet de répondre à ces questions. Azar, simplement, ne fit pas date.

L'ensemble du projet et les difficultés que connut Ortega pour sa mise en œuvre illustrent cependant de façon très claire à quel point le contexte sociopolitique pouvait influencer l'initiative éditoriale. Par-delà les consignes politiques officielles, l'orgueil patriotique espagnol (comme argentin) se traduisait par une défiance à l'encontre de la traduction d'ouvrages étrangers et créait un obstacle à tout projet éditorial intrinsèquement cosmopolite, tel que le furent toujours les entreprises culturelles d'Ortega. Malgré l'effort de ce dernier pour faire cadrer son propre projet avec les objectifs de la propagande franquiste en Amérique Latine, voués à restaurer l'influence perdue de l'Espagne sur le continent, le profil laïc, réformateur, intellectuel et toujours soucieux d'indépendance du philosophe fut rédhibitoire à sa réhabilitation dans l'Espagne franquiste.

---

51 «Informe Reservado del Canciller Halcón a la DGRC», 4. I. 1943, dans le dossier «Proyecto de D. Ortega y Gasset de establecer una Editorial hispano-portuguesa», Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores, fonds «Archivo renovado», section «Relaciones culturales», R-2461/77.

52 Note en marge du rapport de Halcón, datée du 3. II. 1943, signée Jordana. *Ibidem*.

53 Johann Huizinga, *Homo ludens. El juego como elemento de la historia*, Lisbonne, Azar, Biblioteca Conocimientos del Hombre, 1944. La traduction avait été réalisée trois ans auparavant à Buenos Aires, par un certain Kahn, et révisée personnellement par Ortega ; l'histoire éditoriale de cette publication est longue et complexe, les droits de traduction ayant été cédés successivement à Ortega, à la maison hollandaise Pantheon, puis à Espasa-Calpe Argentina, avec laquelle Ortega dut les renégocier. L'ouvrage fut tiré à 2300 exemplaires et amplement promu par Ortega auprès des diffuseurs portugais ; mais on ignore le chiffre de ses ventes.

54 AOG, fonds «Papeles de interés biográfico», 258/20.

Conclusion

La *Revista de Occidente*, l'une des entreprises culturelles les plus marquantes d'Ortega y Gasset, ne survit pas à la Guerre civile espagnole, du moins sous sa forme originelle ni sous la direction du philosophe. La maison d'édition ressuscita fin 1939 grâce aux deux fils de l'écrivain, Miguel et José, qui brisèrent les scellés placés sur la porte de ses locaux par les autorités franquistes après leur entrée dans Madrid – évitant ainsi de peu sa saisie définitive –, rachetèrent les parts de ses principaux actionnaires et remirent en marche, bon an mal an, les éditions, avec comme premier titre l'ouvrage de Miguel Ortega Spottorno *Vitaminas como biocatalizadores*. Ortega y publierait par la suite tous ses propres livres, mais en laissant la direction de la maison et de sa politique éditoriale à ses enfants et à son frère Manuel[55], qui ne parviendraient pas, faute de matière première comme de débouchés, à restituer son prestige d'avant-guerre.

Pendant ses douze années d'activité sous l'égide d'Ortega, elle avait été l'outil privilégié de la modernisation culturelle de l'Espagne dont rêvait le philosophe. Le caractère éclectique de son catalogue et l'importante part qui y était faite aux traductions d'ouvrages étrangers, allemands en particulier, contribuèrent indiscutablement au renouveau des sciences hispaniques, tout spécialement de la philosophie. La *Revista de Occidente* fut ainsi un vecteur de transferts culturels non seulement vers la péninsule mais aussi vers ses ex-colonies, où les élites culturelles, désireuses à la fois de développement et d'affranchissement, utilisèrent paradoxalement le bagage théorique qu'elle leur apporta pour élaborer une authentique pensée latino-américaine, dégagée de l'impérialisme culturel nord-américain et européen.

Ceci explique les réticences du public académique argentin qui affleurèrent lors de la seconde visite à Buenos Aires de l'écrivain, en 1928. Par-delà la figure d'Ortega et l'influence de la *Revista*, c'était l'emprise de l'Europe sur le continent que visait le discours critique des intellectuels argentins. La primauté puis la remise en cause du magistère ortéguien sont donc à situer dans le contexte de l'émergence d'un nationalisme basé sur un questionnement à la fois économique, politique et identitaire, qui tentait d'établir les paramètres de l'indépendance économique face à l'impérialisme occidental, ainsi que les coordonnées historiques, morales et politiques de l'identité nationale.

Cette revendication identitaire explique aussi en partie l'accueil peu favorable qui fut fait à Ortega et à ses projets lors de son troisième et dernier séjour en Argentine, à l'issue de la Guerre civile. Les derniers projets éditoriaux du philosophe butèrent sur un double obstacle politique : d'une part, son ambition de restaurer la primauté espagnole sur le continent était considérée avec circonspection dans le nouveau contexte idéologique argentin ; et d'autre part, sa volonté d'indépendance était mal accueillie par les autorités espagnoles, soucieuses de marques d'allégeance au nouvel État franquiste. Bien que le projet « Conocimientos del hombre » eût pu cadrer avec les objectifs impérialistes de la propagande franquiste déployée en Amérique Latine, il ne reçut pas l'appui des autorités espagnoles alors nécessaire pour franchir les obstacles juridiques et techniques à son essor. Les frontières espagnoles, politiques autant que culturelles, étaient à présent fermées et ni la pensée hétérodoxe ni l'influence étrangère qu'aurait pu véhiculer la dernière entreprise éditoriale d'Ortega ne seraient désormais les bienvenues en Espagne.

55 Miguel Ortega Spottorno, *Ortega y Gasset, mi padre*, Barcelone, Planeta, 1983, p. 151-152.

Les éditions de la *Revista de Occidente* et leurs avatars (1924-1944) : le rôle des traductions dans le rayonnement culturel espagnol en Amérique latine

La Revista de Occidente, maison d'édition fondée en 1924 par José Ortega y Gasset (1883-1955) un an après la revue éponyme, fut l'une des entreprises culturelles les plus marquantes du philosophe. Elle contribua à l'essor des sciences et lettres hispaniques et connut un rayonnement considérable en Amérique Latine. Son catalogue était constitué à plus de 85 % d'ouvrages traduits, pour l'essentiel de l'allemand. L'article examine d'abord cette politique de traduction comme un révélateur de la position excentrée de la culture espagnole au sein des échanges culturels internationaux. Il s'intéresse dans un second temps à l'impact de ces traductions en Amérique Latine (en Argentine en particulier), à la façon dont ce patrimoine contribua à la construction des identités culturelles latino-américaines, pour conduire finalement à un rejet de la culture péninsulaire dominante. Le propos aborde enfin le projet éditorial monté par Ortega y Gasset après la Guerre Civile, dernier avatar de la *Revista de Occidente*, dont l'échec illustre le revers de fortune de l'hégémonie culturelle espagnole en Amérique Latine et le rôle capital du contexte sociopolitique du pays-cible comme facteur conditionnant de l'activité de médiation intellectuelle.

Mots-clés : Ortega y Gasset, Revista de Occidente, édition, Argentine

Las ediciones de la *Revista de Occidente* y sus avatares (1924-1944): el papel de las traducciones en la proyección cultural española en Latinoamérica

La Revista de Occidente, editorial fundada en 1924 por José Ortega y Gasset (1883-1955) un año después de la revista epónima, fue una de las empresas culturales más importantes del filósofo. Contribuyó al auge de las ciencias y letras hispánicas y tuvo una considerable influencia en América Latina. Su catálogo estuvo constituido al 85% de obras traducidas, por lo esencial del alemán. El artículo examina primero esta política de traducción como un revelador de la posición excéntrica de la cultura española en los intercambios culturales internacionales. Analiza a continuación el impacto de estas traducciones en América Latina (en Argentina en particular), y la forma en que este patrimonio contribuyó a la construcción de las identidades culturales latinoamericanas para llevar finalmente al rechazo de la cultura peninsular dominante. Se estudia por fin el proyecto editorial montado por Ortega después de la Guerra Civil, último avatar de la *Revista de Occidente*, cuyo fracaso muestra los reveses de la hegemonía cultural española en América Latina y el papel céntrico del contexto socio-político como factor condicionante de la actividad de mediación intelectual.

Palabras clave: Ortega y Gasset, Revista de Occidente, edición, Argentina

Editions of the *Revista de Occidente* and their avatars (1924-1944): the role of translations in the Spanish cultural influence in Latin America

Revista de Occidente, a publishing house founded in 1924 by José Ortega y Gasset (1883-1955) one year after the homonymous review, was the philosopher's one of the most outstanding cultural enterprises. It contributed to the development of the Hispanic sciences and letters and had a considerable influence in Latin America. More than 85% of the catalog of this review, were translated works, essentially from German: the paper enhances this choice of translation as revealing the off-centered position of Spanish culture within

the international cultural exchanges. It analyses secondly the impact of these translations in Latin America (particularly in Argentina), illustrating how these translations contributed to the construction of the Latin American cultural identities, and led finally to a rejection of the dominant peninsular culture. The article finally considers the last editorial project authored by Ortega y Gasset after the Civil War, and the failure of this last embodiment of the *Revista de Occidente*: an example of the reversal of fortune of Spanish cultural hegemony in Latin America and of the major role of sociopolitical context as a conditioning factor of intellectual mediation activity

Keywords: Ortega y Gasset, Revista de Occidente, edition, Argentine